



NOTE DE LECTURE



**Eileen LOHKA, *La Femme, cette inconnue.*
*Isle de France, terre des hommes.***

Île Maurice, revue « L'Atelier d'écriture », coll. « Essais et critiques littéraires »,
2013, 319 pages.

« **J**e me dis qu'un jour, les enfants de notre petite île perdue chercheront à retrouver le vrai visage des femmes que nous sommes et qu'ils ne trouveront que des squelettes sans âme et sans vie dans les vieux papiers des hommes comme Janvier », cette phrase prêtée à la

Francilienne Élisabeth Monneron résume la démarche et les interrogations d'Eileen Lohka qui ont abouti à la rédaction de cet essai précieux pour l'histoire des femmes et de l'île Maurice : *La Femme, cette inconnue. Isle de France, terre des hommes*. Professeure à l'Université de Calgary, d'origine mauricienne, Eileen Lohka a mené une enquête minutieuse, relisant les témoignages d'époque et les textes littéraires, fouillant les archives publiques ou familiales, pour réparer l'injustice faite aux femmes de l'Isle de France, condamnées à l'anonymat et à l'oubli par l'Histoire officielle.

S'appuyant sur les travaux de Paul Ricœur, des historiens Michèle Perrot, Marc Bloch, l'essai est sous-tendu par une réflexion sur la valeur des archives, la fiabilité des documents officiels, la fragilité de la mémoire. Eileen Lohka souligne la partialité des témoignages masculins, numériquement majoritaires, l'impersonnalité des documents administratifs ou judiciaires, l'information rendue lacunaire, et partant sujette à caution, par la destruction ou la dispersion d'archives, l'autocensure des femmes dans leurs journaux intimes ou leur correspondance. Soucieuse d'éviter la sècheresse du procès-verbal et des statistiques, Eileen Lohka, qui est aussi auteure de nouvelles et de textes poétiques, n'hésite pas à recourir à la fiction pour « redonner corps aux expériences des femmes dans la colonie ». Dans l'esprit de la micro histoire – un rapprochement s'impose avec le livre d'Alain Corbin, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu (1798-1876)* –, elle reconstitue, à partir de documents solidement référencés, le journal fictif de fin de vie d'Élisabeth Monneron, dite Marie de Minissy. Ce récit, qui tisse l'histoire de la France et celle de sa colonie, laisse imaginer les réflexions, les questionnements qu'inspirent à cette femme forte et intelligente les troubles de la période historique – elle a connu la Révolution, L'Empire, la domination anglaise, la banqueroute de Law – et les pratiques liées à la colonisation, comme l'esclavage. Certaines expériences d'Élisabeth Monneron sont corroborées par le Journal d'Émilie de Journal conservé par la

famille et dont plusieurs extraits sont cités. Le dernier chapitre fait revivre la figure légendaire de Béti Sabbabadie, la Princesse Béti d'origine malgache, sous les traits d'une conteuse qui narre les épisodes de sa vie aventureuse à ses petits-enfants et assure ainsi la transmission de tout ce qui constitue leur identité.

En dépit de ce qui unit la destinée des femmes dans la société esclavagiste, aucune approche globale de la condition féminine n'est possible tant les statuts et les modes de vie diffèrent entre les Franciliennes, les esclaves et les affranchies. Les Franciliennes ont laissé peu de traces dans les archives institutionnelles. Traitées en « mineures », économiquement dépendantes de leurs maris, confinées à la sphère intime, « totalement exclues des grandes décisions de la vie » : leur rôle dans le développement de la colonie se trouve de fait occulté. Une comparaison avec la Nouvelle-France (Québec) met en lumière l'absence de « lieux de mémoire » (noms de rues, statuts, monuments) attachés à leur personne, à l'exception près, très négative, de ce qui concerne Madame La Victoire, terrible chasseuse d'esclaves marrons. Arrivées avec les hommes, elles furent pourtant, comme eux, des pionnières, confrontées aux mêmes difficultés climatiques et matérielles, astreintes à des conditions de vie rustiques très éloignées des fastes de la métropole. L'essai d'Eileen Lohka bat en brèche quelques images d'Épinal, dont celle de la « belle créole » lascive et indolente dans l'île paradisiaque, véhiculée par les témoignages des voyageurs et relayée par Baudelaire. La lenteur, la langueur créoles, les blanches mousselines sont moins les manifestations d'une sensualité particulière qu'une défense contre la chaleur écrasante, « un instinct de survie » dans un lieu où la beauté des paysages ne gomme ni la saleté, ni la misère, ni la maladie, ni la violence. Quant au transport en palanquin qui a fait les délices de la peinture exotique, Émilie de Journal en souligne l'inconfort ! La recherche d'Eileen Lohka redonne voix au chapitre de l'histoire à ces femmes de tête, pragmatiques et lucides, énergiques, voire audacieuses et qui, telle Madame de Verneuil, ont su reprendre les affaires et gérer au mieux le domaine en l'absence ou à la mort de leur époux.

Les femmes esclaves sont en revanche davantage présentes dans les documents officiels. Consignées comme « objet meuble » acheté, vendu, dans les inventaires de la traite négrière, ou fichées comme contrevenantes en cas de désobéissance ou de marronnage, elles apparaissent sous le statut de « non personne » « dépourvue de droit civil et de la possibilité d'avoir des biens », toujours inscrit dans le Code noir. Soumises à des conditions de travail et de vie très pénibles et à de violents châtements corporels, elles s'enfuient fréquemment malgré la sévère répression du marronnage. On note qu'aucune des Franciliennes mentionnées ne remet en cause le système esclavagiste, au fondement de la prospérité des colons. Elles rejoignent en revanche les témoins humanistes de l'époque, Bernardin de Saint-Pierre, Pierre Poivre, Milbert, pour juger excessifs les mauvais traitements infligés aux esclaves.

Fortes de leur liberté et de leur accès à la propriété, les Noires libres, ou affranchies, ont eu davantage les coudées franches pour participer activement au développement économique de la colonie, comme en témoignent certains actes notariés touchant à des prêts d'argent, à l'achat ou à la

transmission de biens immobiliers. À cela s'ajoute leur rôle dans l'affranchissement d'autres femmes de la famille, mère ou sœur, dont elles ont pu racheter la liberté. Le chapitre intitulé « La femme mythique » examine le « legs » des hommes et des femmes de couleur, qui imprègne toujours la vie quotidienne et l'imaginaire des Mauriciens : « Ce sont les sirandanes et la musique de l'île, ses danses rythmées et sa pharmacopée, ses mets et ses *zistwar lontan* qui préservent le sel de la vie de ceux et celles qui ont perdu leur liberté – et l'ont regagnée trop rarement – pour ciseler la culture de notre île », écrit Eileen Lohka. Leur combat pour l'émancipation a inspiré des légendes ou des personnages romanesques, telle l'esclave Kiambé, dont J. M.G. Le Clézio fait l'épouse du chef rebelle Ratsitatane et la figure emblématique de l'esclavage à travers les siècles et en tous lieux. Le Morne d'où se sont jetés les esclaves marrons, par peur d'être capturés, est désormais classé au Patrimoine de l'UNESCO. Le rôle des femmes dans cette transmission est essentiel, comme le montrent les contes à la veillée de la Princesse Béti qui commencent toujours par une sirandane : l'une de ces devinettes, frappées au coin de l'ironie, qui permettaient de « tourner en dérision le pouvoir des maîtres ».

Ainsi ces femmes que l'histoire a divisées et ignorées, réduites à l'état de « squelettes sans âme » retrouvent-elles vie et dignité dans l'ouvrage d'Eileen Lohka, dont la qualité et l'importance n'ont pas échappé aux autorités culturelles mauriciennes qui en ont soutenu la publication et ont souhaité qu'il figure dans les toutes bibliothèques publiques ou scolaires de l'île.

Marina SALLES

CHERCHEURE ASSOCIÉE AU CRHIA DES UNIVERSITÉS DE NANTES/LA ROCHELLE